



Chambre avec vies

GENÈVE • *A l'ADC, la dernière création de Perrine Valli décline cet espace de toutes les attentes et projections: la chambre. Une retraite très habitée.*

BERTRAND TAPPOLET

Emily Dickinson, sa vie recluse et l'esprit de ses lettres inspirent l'atmosphère et les états de corps scénarisés dans *Si dans cette chambre un ami m'attend...*, jusqu'au 25 mars à la Salle des Eaux-Vives. La poétesse américaine ne s'enferma-t-elle pas à contempler le monde de la fenêtre de sa chambre? Son lieu caméral est évoqué au détour de rideaux fictifs que la danseuse scelle sur une fenêtre imaginaire appelant un fondu au noir. Ce geste balise trahit l'oubli en scandant les actes d'une tragédie. «Il y a cette idée du prologue quasi immobile que suit l'arrivée du personnage pour échouer à l'issue fatale de l'acte IV, alors que le dernier ouvre sur la mort et la résurrection», détaille Perrine Valli à l'issue de la première. Du coup, on la découvre *in fine* ramenant à elle l'immense suaire de scène.

À l'image de la poésie d'Emily Dickinson mêlant intimement la vie et la fin, ce tableau sait dire simultanément l'ensevelissement mortuaire et le bourgeonnement d'un monticule de chair que dessine un dos devenu paysage (é)mouvant. Le sculpteur sonore Eric Linder joue, lui, d'hypnotiques harmoniques expressives inspirées de musique de films creusant l'attente (John Carpenter, Popol Vuh).

Théâtre mental

Le début distille la bande son de *Il était une fois dans l'Ouest* signé Sergio Leone. À l'oreille, un train vapeur s'époumone au cœur d'un espace épuré se métamorphosant en volumes respirant tels des vagues. Assise sur un lit ou monolithe drapé, Perrine Valli cisèle l'expectative sereine, infinie, croisant les jambes et re-figurant le souvenir de porter un verre imaginaire à ses lèvres. Décalés d'une chanson de gestes quotidiens tissant toute vie, ses mouvements fluides sont subtilement déconstruits, amenés vers une phrase choré-



Le dos devenu paysage (é)mouvant de la danseuse et chorégraphe Perrine Valli. DR

graphiée, pour être mieux laissés en suspens. La plupart rime avec des épisodes du western spaghetti métamorphosés en western opéra, *Il était...* Affleurent ainsi le hiératisme des attitudes, la lenteur graphiquement chorégraphiée des gestes. Tout concourt à un climat irréaliste, envoûtant.

Songerie dansée

Etendue, lisant ou écrivant une lettre que figurent ses mains placées au miroir de son visage, la danseuse accompagne de son corps alangui, bras tutoyant le vide, un montage sonore de la correspondance épistolaire due à la poétesse. On y entend l'abandon sans retenue à ce rapport passionné à soi-même, ce sentiment d'éter-

nité qu'offre une liaison abstraite avec autrui. «Cher ami. Une lettre me donne toujours l'impression de l'immortalité parce qu'elle est l'esprit seul sans ami corporel... il semble y avoir dans la pensée une force spectrale qui marche seule», écrit Emily Dickinson à son précepteur Thomas W. Higginson. On débusque le désir d'évoquer cette fiction fantomale au fil de volutes corporelles doucement géométrisées, les bras dessinant ici un compas, là un subtil enroulement sémaphorique. La chorégraphie s'essaye ainsi à mettre en mouvements les images mentales de la poétesse, quand l'inconscient s'ébroue.

En lisière de plateau ou porté par la danseuse en une image de Pietà, la présence/ab-

sence masculine rappelle le statut ambigu de l'homme, perturbateur ou embrayeur du rêve, dans les peintures de Balthus. Perrine Valli sait se faire aquarelliste dans la délicatesse du tracé frissonnant de ses lignes de corps. Tendue entre ciel et terre, la danseuse s'adosse au secret d'un monde autant minéral, végétal, qu'animal ailé. Et donc allégé de l'excès de douleur humaine que représente parfois la solitude. La création délie, dans son meilleur, un univers ouaté et précieux, poétique et contemplatif qu'il faut à tout prix protéger. À l'image des espèces en voie de disparition. I

Jusqu'au 25 mars, Salle ADC, 83-85 rue des Eaux-Vives, Genève. Rés. www.adc-geneve.ch